

14

La porte du Centurion

Mc 15,39 – Mt 27,54 – Lc 23,47

J'arrivais au palais du procureur assez satisfait, ce matin-là. La veille au soir, j'avais ridiculisé les tentatives d'un collègue, Jacobus, centurion comme moi. Un juif, qui voulait nous faire croire que son serviteur avait été guéri par un homme, nommé Jésus, qu'il appelait fils de Dieu, sans que ce dernier se soit même approché de chez lui.

« Je ne voulais pas qu'il vienne chez moi, je n'en étais pas digne, mais il a tout de même sauvé mon serviteur qui était en train de mourir ! » Voilà bien de l'affabulation crédule, de la folie douce. Je lui demandai comment il en avait l'assurance. La guérison avait eu lieu, disait-il au moment même où il demandait à ce « Jésus » de le soigner ! La belle affaire ! S'il s'en était sorti, c'est que la maladie n'était pas mortelle, voilà tout, et le hasard avait bien fait les choses quant à l'heure. Nous nous étions bien moqués de lui. Le plus drôle, c'est qu'il ne perdait en rien ses convictions. Il nous assura même que ce n'était pas le seul miracle du « Fils de Dieu ».

Je lui demandais si son « Hercule » avait du muscle, et il ne trouva rien de mieux que de nous assurer qu'un prophète n'a pas besoin de muscle. Comme nous lui demandions d'un air amusé ce qu'était un prophète, il nous répondit que c'était celui qui était tellement « saisi par Dieu » (aïe, aïe, ça doit faire mal !) que c'était comme s'il prêtait sa voix au Seigneur. Une pythie, en somme, ou quelqu'un d'aussi fou. Je ne voyais là rien d'extraordinaire. Et comment savait-on que quelqu'un était un prophète ? Il partit dans un long discours parlant d'humilité au service de la vérité, d'amour de Dieu et de témoignage à la vie (toutes ces bêtises que l'on peut dire un soir où l'on refait le monde sans rien y changer). Il revenait toujours à sa conviction que le « Fils de Dieu » avait sauvé son serviteur. Indécrottable.

Nous trouvions qu'il tournait un peu en rond, et nous l'invitâmes à aller voir les filles dans la ville basse, au sud de Jérusalem : il fallait bien le sortir de son idée fixe. Comme il refusait, nous nous y sommes mis à tous, nous l'y avons entraîné malgré lui, histoire de nous amuser. Il n'allait pas rester là, un soir de garnison ! Il avait beau nous assurer qu'il ne se morfondrait pas, qu'il pourrait prier, nous l'avons pris par le collet et nous voilà partis.

Impossible de le faire participer à nos jeux avec les filles. Il restait à l'écart, avec l'une d'elle, parlant longuement, sans rien faire d'autre. À un moment, j'ai vu la fille pleurer, et ils se turent. Nous trouvions ça vraiment indigne d'un soldat, manque évident de virilité. Finalement, nous l'avons oublié, dans les activités que nous menions, et où, il faut bien l'avouer, on oublie tout...

Tard dans la nuit, je me réveillais pour aller uriner, et je les trouvais tous les deux sur la terrasse. La fille, allongée, gardait dans son sommeil les traces de ses pleurs, mêlés d'une grande paix. Elle avait l'air de respirer comme jamais je n'avais vu quelqu'un respirer, comme si sa poitrine était amplifiée. Et elle souriait. Je n'avais jamais vu une prostituée sourire. Rire, oui, pour nous accompagner dans nos ébats, mais sourire, jamais. Jacobus veillait, assis en tailleur, les yeux rivés sur elle, admiratif, comme si c'était le plus grand trésor du monde. Pourtant, elle n'était ni bien jeune ni bien jolie. Me voyant arriver, il me murmura :

– Elle est sauvée.

– De quoi ? Était-elle malade ?

– Elle était blessée à mort au fond d'elle-même. Elle se sentait complètement humiliée, maudite par sa condition. Mais le Fils de Dieu est venu pour sauver en premier lieu ceux qui, comme elle, vivent une misère humaine. Alors, j'essaie de faire comme lui : Je lui ai dit qu'elle était plus que ça aux yeux de Dieu, qu'elle était infiniment aimée. Et je crois qu'elle a compris.

– C'est malin. Tu veux dire qu'elle va tout faire pour partir d'ici ? D'abord, elle va y risquer sa peau. Et puis, si tu fais ça avec toutes, avec qui pourront nous passer du bon temps ?

– C'est une femme, pas un objet de plaisir.

Je m'esclaffais :

– C'est ce que t'a dit ton Hercule ?

Et je partis, en riant de voir cet homme si faible vouloir faire le centurion. Pouvait-on s'attendrir sur le sort d'une prostituée et être à la tête d'une centurie? Pouvait-on diriger des hommes si l'on ne partageait pas leur vie et leurs habitudes? Il était totalement à contre-courant, ce type-là. Je me dis qu'il aurait vite des ennuis, dans l'armée romaine... Bah! Ce n'était pas mon affaire. Qu'est-ce que j'y pouvais, si son « Fils de Dieu » l'avait retourné à ce point...

J'arrivais donc tout guilleret au palais du procureur, même si la nuit avait été assez agitée. Lorsque je pris mon poste, on me confia la crucifixion des condamnés.

Il y avait ce jour-là deux exécutions à faire. Ces deux hommes, je les connaissais bien. Ils croupissaient dans les sous-sols depuis quelques mois. L'un d'eux faisait partie d'un groupe de zélotes qui avait attaqué un détachement de soldats. C'était le seul rescapé de l'échauffourée, et il allait finir de payer pour les autres. L'autre avait déclenché une bagarre pour une fille, un soir de beuverie, devant le temple de l'Empereur. On ne badine pas avec ces choses-là.

Puis on nous en amena un troisième. Il avait l'air bien minable celui-là. Aussi minable que mon centurion de la veille au soir. Et d'ailleurs, il y avait quelque chose de commun dans l'attitude. Dans son physique autant que dans sa façon de se tenir, il n'avait rien d'un excité, rien de ces condamnés dont j'avais l'habitude, avec leur rustrerie d'hommes peu instruits, leurs manières grossières. Tout en cet homme respirait autre chose, comme une paix, une grande humanité, et un refus de résistance que je prenais d'abord pour de la lâcheté. La plupart des condamnés étaient paniqués par l'idée de la mort. Lui semblait en souffrir, mais sans que sa peur prît le dessus sur son maintien. Il avait été flagellé, et son dos n'était plus qu'une plaie sanguinolente, à en croire l'aspect de sa tunique collée aux épaules par les reliefs coagulés. Mais sa souffrance semblait être autre que physique. Ce qu'il semblait craindre avant tout, ce n'était pas la mort qui l'attendait.

Je ne voyais pas bien quelle était sa place à cet endroit-là. Quel acte avait-il bien pu commettre? Je lus le motif de la condamnation: Pilatus avait demandé d'apposer cet écriteau, dont je ne lus ni le grec ni l'hébreu, mais en latin était inscrit « Jésus le Nazaréen, Roi des Juifs ».

Jésus? Tiens, c'était le prénom de celui qui avait sauvé le serviteur de Jacobus. Un hasard, sans doute. Des Jésus, il y en a par centaines.

L'inscription qui parlait de Roi me donna une idée. Je montais dans le vestiaire, pour prendre ma vieille cape rouge, celle qui devait être réformée tellement elle était usée. Puis je fis signe à l'un des gardes de lui ôter sa tunique. et de lui enrouler la cape sur les épaules, Du coup, c'était parti, tous se moquèrent de lui, passant derrière lui et le giflant, pour lui demander de deviner qui l'avait frappé :

– Fais le prophète.

Ce mot résonna en moi. Parce que Jacobus me l'avait servi au moins vingt fois la veille. Et de plus en plus, je trouvais que ce Jésus avait quelque chose des yeux de Jacobus, en beaucoup plus intense. Une profondeur, un regard qui semble vous voir en discernant beaucoup plus loin que vous.

Je me reposais la question avec plus d'hésitation Qu'est-ce qu'un prophète? Serait-ce justement quelqu'un qui voit plus loin que lui-même, plus loin que vous, qui regarde plus loin que ses yeux, qui voit vraiment autre chose? Que voyait-il, lui, ce Jésus?

Marcus, un des secrétaires de Pilatus, vint me trouver. Il me raconta qu'il avait vu cet homme la nuit précédente, et qu'il avait été livré à Pilatus par les juifs eux-mêmes. Amusant que ce soient des juifs qui dénoncent un homme qui voudrait se faire roi en leur nom. Marcus me parla d'une prière de cet homme, de lampe, je ne compris rien, et d'ailleurs, cela ne m'intéressait qu'à moitié. Quand on a une équipe de gardes sous ses ordres, on ne s'occupe pas de ces états d'âme. Pas dans l'armée romaine victorieuse. Alors j'envoyai un des gardes chercher un roseau dans le fossé du palais, et riais en voyant deux autres tresser une couronne avec des tiges prises dans les ronciers qui poussaient sous les latrines.

Lorsque l'on me rapporta le roseau, j'allais le porter à Jésus. Il avait l'air si peu à même de se défendre que toute la hargne de mes hommes s'était déversée sur lui. Il faisait la parfaite victime, les deux autres condamnés n'étaient pas inquiétés. Je lui présentais le roseau, lui enjoignant rudement de le prendre :

– Eh, le roi! Voilà ton sceptre!

Mes soldats avaient fini leur couronne, et notre roi pitoyable était là avec tous les attributs de sa fonction.

Et pour me moquer, je fis signe à tous mes gardes de s'agenouiller.

Je regardai son visage pour voir sa réaction. Lui me regardait aussi

Je sentis comme une gêne naître tout au fond de moi. Parce qu'il n'y

avait aucun sentiment ni de honte, ni de mépris, ni de désir de révolte dans les yeux de cet homme. Plutôt une question.

« Pourquoi ? »

Comment ça, « pourquoi » ? Je ne savais pas répondre à cette question, moi ! Je ne faisais qu'exécuter les ordres. Il était là, je devais l'accompagner, c'était tout. Il ne fallait pas me demander pourquoi. Voulait-il s'opposer à l'ordre de Rome ? Je trouvais cela bien insolent, dans sa position. Ne savait-il pas ce qui l'attendait ? Il devait bien savoir pourquoi il était là, lui !

Alors je le giflais, à mon tour. C'est alors que les choses ont commencé à se retourner. Parce que je vis que sa main avait bougé, Non pour se défendre, mais pour rejoindre la mienne, comme s'il voulait la prendre dans la sienne. Quelle était cette réaction stupide ? Ses yeux n'avaient pas changé, mais comme j'étais tout près de lui, je distinguais mieux sa question, qui me semblait maintenant s'adresser non pas à lui-même, « pourquoi était-il là », mais à moi : « pourquoi fais-tu cela ? »

Et je me rendis compte que je n'avais pas de réponse non plus. Je faisais peut-être cela parce que j'étais mal à l'aise, devant un condamné qui me semblait être si inoffensif. Qui était-il ?

Alors je lui demandais s'il connaissait Jacobus. Il aurait pu me répondre n'importe quoi. Oui ou non. Mais il ne dit rien. Refuse-t-on de répondre à un Centurion qui vous questionne ? Ma main repartit sur sa joue, et je répétais la question, le regardant droit dans les yeux, lui crachant mon haleine en pleine figure.

Je vis alors sur son visage la réponse qu'il n'avait pas dite : une sorte de sourire intérieur, ses yeux s'étaient éclairés comme si je lui avais parlé de son propre frère.

C'était donc lui ? Lui qui avait soi-disant sauvé le serviteur de Jacobus ? Je reculais un peu, car si c'était le cas, pourquoi était-il là ? On ne condamne pas ceux qui sauvent les autres. Qui était donc cet homme ? Pour le mettre à l'épreuve, je lui demandai ce que j'avais fait la nuit précédente... S'il était prophète, il allait bien me dire que j'étais avec ce Jacobus, que j'étais avec les filles, que sais-je...

Mais rien. Son mutisme me bousculait, m'énervait, mais sans que je puisse lui en vouloir. Je m'énervais, parce que les questions qu'il avait fait naître en moi commençaient à occuper tout mon esprit.

Sa réponse fut alors un sourire encore plus grand. Mais non plus un sourire de satisfaction d'avoir des nouvelles de Jacobus, plutôt un sourire qui m'était destiné. Un sourire triste. Un sourire qui semblait me dire que je me trompais, que j'étais malade, un sourire qui semblait comme pris de pitié. Voilà bien ce à quoi je ne m'attendais pas. C'était lui, qui aurait dû attirer ma pitié, pas l'inverse. Il semblait inquiet pour moi. Je n'avais pourtant pas besoin de ça ! Tout allait bien !

C'est alors que je compris que je n'avais jamais éprouvé de pitié pour ces hommes que l'on nous demandait à tour de rôle de mener à la mort. J'avais toujours fait ça dans la plus grande indifférence. Je les avais toujours considérés comme méritant leur sort. Or là, pour cet homme, je ne comprenais pas, j'avais du mal à trouver ce qui avait pu le conduire à cette triste fin. Et puis, maintenant, une question me taraudait : Et si c'était vrai, l'histoire de Jacobus ?

Je n'avais plus du tout envie de rire. Soudain, c'étaient les moqueries des autres qui m'énervaient. Je criais qu'on lui enlevât sa cape, sa couronne et son roseau, qu'on lui remit sa tunique, qu'on l'attache au poteau, et qu'on le laisse tranquille. J'envoyais quelques gardes chercher les Patibula, les cordes, et tout le matériel du supplice pour les trois condamnés. Je voulais qu'on en finisse. Je n'aimais pas ces questions.

Jésus me regarda de nouveau, avec toujours le même sourire, mais la pitié dans ses yeux semblait avoir laissé la place à un encouragement. C'était comme si, au départ, le fait de vouloir l'avilir m'avait abaissé moi-même, et qu'il en fut triste. Voir changer mon attitude lui redonnait-il une espérance ? Pourtant, il était hors de question que je le libère. Il le savait bien, puisque j'avais fait apporter l'instrument de sa mort. Quelle était donc cette espérance dans ses yeux ? J'avais du mal à détourner mon regard de son visage, qui m'était de plus en plus en forme d'interrogation.

Je revenais vers Lui, et lui reposais la question, mais cette fois calmement, vraiment comme une question qui me devenait vitale : savait-il ce que j'avais fait la veille au soir ? Je ne m'attendais pas à sa réponse :

– Connais-tu la soif qui est en Toi ?

Normalement, pour tout autre condamné, j'aurais décoché un coup de poing à casser la mâchoire. Mais là, cette question venait tellement mettre les mots sur toutes celles que je m'étais posé jusque-

là. Mes occupations de la nuit répondaient-elles à une soif, sinon celle d'oublier le vide de ma vie? Donnai-elles un sens à mes jours, autres qu'une fuite éperdue devant le temps qui passe? C'était vrai, ma vie n'avait pas de sens, et j'avais pourtant, comme tout homme sans doute, soif de savoir où cela me menait, et pourquoi. Cajoler des filles que l'on n'aime pas, où cela mène-t-il? Ce qu'avait fait Jacobus n'avait-il pas bien plus de sens, alors que je m'en étais moqué, lui qui avait regardé une des filles avec un regard autre. D'où lui venait ce regard, d'où lui était venu cet émerveillement devant le sommeil transfiguré de la fille, alors que je me réveillais d'un sommeil lourd, un peu abruti par l'alcool et le reste, le regard vague?

Je ne pus m'empêcher de demander à Jésus:

– Un prophète, est-ce celui qui révèle cette soif?

À cet instant-là, il me sourit à nouveau, et pour la première fois, je le vis fermer les yeux comme pour dire merci. C'était un sourire auquel l'angoisse de sa condamnation ne se mêlait plus, un sourire comme on aurait pu en adresser à un enfant qui a réussi quelque chose de grand et de beau, un sourire qui venait réveiller en moi comme une brûlure, comme le sentiment que j'avais raté ma vie jusque-là, mais que tout était possible, me faisant comprendre aussi que tous les condamnés que j'avais menés à l'exécution jusque-là étaient peut-être eux aussi assoiffés: ils n'étaient pas que des hommes qui avaient commis tel ou tel acte: ils avaient peut-être pris leurs risques dans le cours de leur vie, et avaient fait certains mauvais choix. En quoi méritais-je ma situation stable et confortable? En quoi valais-je mieux qu'eux, en quoi valais-je mieux que lui, ce Jésus, pour pouvoir le mener, moi, à la mort?

Oui, je commençais à comprendre cet autre regard sur les hommes de Jacobus, celui que Jésus posait sur moi à cet instant. Son sourire n'en finissait pas de me bousculer, il semblait ne penser qu'à moi. Méritais-je qu'un innocent condamné pour je ne sais quelle conjuration de Juifs vraisemblablement jaloux, qu'une victime lancée là comme on jette un traître, méritais-je qu'un homme apparemment juste me regarde ainsi, se préoccupe de moi, alors que lui-même courrait à la mort, alors même que j'allais diriger son supplice? Qui étais-je donc pour lui?

Son sourire semblait me répondre à présent «Toi». Non pas un «toi» quelconque, passe-partout: un «Toi» qui me regardait avec

espérance, presque émerveillement Cela n'était pas une réponse à ma question, au contraire. Je comprenais de moins en moins ce qui pouvait ainsi transformer pour lui ce face-à-face en moment de joie, ce qui pouvait bien l'émerveiller en moi qui étais là pour le conduire au supplice. Ce qui pouvait transformer ce chemin que nous ferions tout à l'heure à travers Jérusalem en autre chose qu'un chemin de mort.

Cependant, dans ce regard était né en moi un sentiment tout nouveau: nous serions unis dans ce chemin qui allait le mener à la croix. Son chemin serait aussi le mien Je me mis à avoir peur. Où allais-je, ce jour-là! Je ne savais plus où j'en étais, dans ce questionnement où cet homme, promis à la mort, était tellement soucieux de moi qu'il semblait vouloir prendre sur lui toutes mes angoisses, toutes mes questions, toutes les fuites de ma vie Et la nuit précédente, passée à oublier la vie dans les bras de filles « faciles » m'apparaissait maintenant comme la plus grande chute qui me montrait la misère de l'homme, celle dont j'avais absolument à me relever Jacobus et son regard sur une de ces filles m'apparaissait tout à coup comme bien plus fort, et sans doute bien plus heureux que moi Je me sentais totalement faible, et Jacobus, qui m'avait permis de regarder ce Jésus, me semblait immense à mes côtés. Quant à cet homme Qui était-il, pour déclencher ce renversement, cette tempête de questions en moi, pour changer mon regard sur le monde!

J'étais un loup désarçonné par l'agneau qu'il voulait dévorer. Un loup qui se serait couché avec respect devant sa proie évidente, simplement parce que l'agneau l'aurait regardé en face, sans peur, plantant son regard au plus profond de son cœur, et en lui disant « pourquoi? »

Pourquoi le loup mange-t-il l'agneau? Pourquoi l'homme tue-t-il le loup? Pourquoi l'homme est-il un loup pour l'homme, « homo homini lupus »? Quel était ce cercle sans fin de coups, de violence, de morts qui s'enchaînaient indéfiniment? Qu'est-ce qui pourrait nous sortir de cette mortelle fatalité? Quel chemin prendre? Qu'était ce chemin vers la croix?

Où était la soif de l'homme?

Et plus j'étais question, plus il était encouragement, invitation au chemin. Et me revint ce que m'avait dit Jacobus, parlant de foi comme de découverte du chemin, de la vérité, et de la Vie Ce chemin, était-ce

sa rencontre, effectivement ? Était-il porteur de la vérité. Et s'il avait vraiment rendu la vie au serviteur de Jacobus, était-il la vie ?

Mes soldats, qui connaissaient la procédure, avaient chargé chaque condamné de son patibulum et mis les chaînes aux pieds. Je me demandais comment mon Jésus, qui n'était pas bien costaud, pourrait porter cette poutre à travers les ruelles étroites, dans la cohue, sans défaillir. Il ne semblait pas taillé pour ça. J'avais follement envie de porter la poutre à sa place. Mais mon rôle me l'interdisait. Pourtant, je voulais totalement être avec lui. Alors je m'entourais de ma vieille cape élimée, celle-là même qu'il avait portée pendant le simulacre de prosternation, que maintenant je ne voulais plus quitter. Le terme de « roi » était-il si faux pour cet homme ? Il était au moins roi dans le domaine de la compassion. Et je voulais porter jusqu'au bout ce vêtement d'une autre royauté, celle du regard sur les autres, un regard qui, au lieu de les dévisager, comme je l'avais toujours fait, leur donnerait un visage, en leur renvoyant la question :

« Connais-tu la soif qui est en toi ? »

L'écuier qui m'apportait mon cheval eut l'air surpris de me voir revêtu à mon tour de ce morceau de tissus usé, tailladé par la vieille fibule démodée qui le tenait à ma poitrine, et maintenant ensanglanté. Je me hissais sur le cheval et contrairement à l'habitude, passais devant pour dégager le chemin. Comme Jésus, en effet, ne tenait pas la charge et tombait constamment, j'avisais le premier homme que je vis, lui ordonnant de porter le bois, afin que Jésus pût au moins faire le trajet. Je ne pouvais pas lui éviter le supplice, je n'en avais aucun pouvoir, sous peine de me promettre au même sort. Pouvais-je faire plus pour lui ? J'ordonnais à mes gardes de se mettre en deux colonnes autour des condamnés pour protéger leur marche dans la cohue.

Cela n'empêcha pas les moqueries, les phrases haineuses, les regards dédaigneux, mais au moins, il n'y aurait pas de coup tordu.

Ce que j'entendais me rappelait furieusement les quolibets dont nous l'avions affublé avec mes soldats. Sous « son » manteau, je les prenais pour moi. Moi qui le menais à la mort, je méritais que l'on se moque de ma faiblesse de mon manque de courage qui m'empêchait de m'opposer à sa crucifixion. Et j'étais étourdi par le contraste entre le calme de Jésus, résigné, et l'excitation de la foule qui nous entourait. Les autres condamnés étaient totalement abattus, les yeux rivés au

sol. Lui avançait titubant, il est vrai, mais en regardant au contraire ceux-là mêmes qui lui criaient dessus. Avait-il encore cette question du « pourquoi » dans les yeux ?

Et puis, je me disais que ces moqueries, ce jugement que j'avais d'abord posé sur cet homme, lui que j'avais trouvé minable, étaient du même ordre que ce qui l'attendait au bout du chemin. Mes yeux l'avaient crucifié par avance, en portant sur lui un jugement méprisant. Tout regard qui méprise crucifie, toute parole qui juge tue, si elle juge l'homme et non l'acte, car elle l'enferme dans cet acte au lieu de le laisser entrer dans sa soif. Peut-il y avoir autre chose qu'une révolte, en réponse ? Et cependant, lui m'avait souri, renversant tout ce à quoi je m'attendais, c'est lui qui m'avait relevé dans cet encouragement à être autre !

Passant les murs de Jérusalem, on venait d'égorger un agneau, et le passage était tout ensanglanté. Je me rappelais alors que c'étaient les préparatifs de la pâque juive. L'homme qui avait égorgé sa bête récupérait son sang pour selon la coutume en badigeonner le pourtour de la porte de sa maison. Il passerait dans une porte de sang, pensais-je. Quelle drôle d'idée !

Nous arrivâmes au calvaire. Jusque-là, la silhouette des trois poteaux plantés là à demeure m'avait seulement semblé faire partie d'un ensemble de nécessités pour le maintien de l'ordre. Là, ils m'apparaissaient dans leur sinistre destination. Ils allaient tuer l'homme du « pourquoi ». L'homme qui avait voulu prendre ce qui me blessait Je plaçais mes soldats en cordon de sécurité, comme d'habitude, autour de l'aire d'évolution nécessaire.

L'homme qui avait porté le patibulum de Jésus, fortement énervé d'être réquisitionné au début, ne voulait plus partir. J'allais donc le trouver, pour lui dire qu'il pouvait disposer, et je le trouvai, lui aussi, le regard totalement changé me disant seulement « Merci ». Je n'avais pas eu le temps de lui dire quoi que ce soit, c'était plutôt à moi de le remercier Puis il s'en alla, lentement, il mit la main sur son épaule, non pour la passer sur une douleur, mais comme s'il voulait retrouver le souvenir d'une sensation perdue, comme s'il continuait à porter la poutre, comme s'il voulait garder cet instant en mémoire toute sa vie. Jésus avait dû lui poser aussi d'autres questions, ces questions qui changent tout.

Et l'on commença la besogne. D'abord les deux autres. Le premier était tellement terrorisé qu'il n'arrêtait pas de crier jusqu'à ce qu'on lui mit dans la bouche le bâillon que nous avions l'habitude de tremper dans du vin, afin qu'il put mordre pendant que les marteaux officiaient, et pour le saouler et adoucir sa fin. Le second fut plus facile à maîtriser. Jésus avait-il pris pour lui aussi une part de ses angoisses ?

Puis ce fut son tour. Il refusa d'ouvrir la bouche pour qu'on lui mît le bâillon. Le soldat qui avait cette mission voulut le gifler pour qu'il cède, mais j'intervenais.

Pendant qu'on lui plantait les clous dans les avant-bras, il resta muet, se contentant de souffler très fort pour supporter la douleur, sans s'opposer, sans le moindre geste de résistance. Lorsque les deux clous furent plantés, il dit juste une phrase, que je ne compris pas de suite :

– Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Je ne savais pas de quel père il parlait, et ne comprenais pas comment cet homme, que l'on crucifiait, pouvait, au moment même de sa souffrance, pardonner. Pour moi, j'avais toujours cru que le pardon venait avec l'oubli de l'acte dont on avait été victime, lorsqu'on avait pu, peu ou prou, réparer un peu les dégâts de l'agression reçue. Or, il semblait appeler le pardon au moment même où il subissait le supplice qui le conduirait à la mort. Pouvait-on avoir à pardonner pire ? Qu'était-ce donc que le pardon, et surtout le pardon de cet homme ?

Et puis, il ne disait pas seulement qu'il pardonnait, mais il implorait « le père ». C'est alors que me revint la dénomination que Jacobus lui avait donnée : « Fils de Dieu ». Il demandait pardon à son « père » Dieu ? Jacobus avait-il raison ? C'était insensé : pourquoi, me disais-je, si cet homme est fils de Dieu, n'utilise-t-il pas ses pouvoirs divins pour se tirer de là ? Comme en écho, les quelques juifs du Sanhédrin qui étaient là pour constater que le travail était bien fait posaient la même question, en se moquant.

Je n'avais aucune envie de me moquer. Je le savais, pour avoir accompagné cet homme pendant quelques heures : il ne ferait rien pour s'opposer à cette fin à laquelle il semblait vouloir s'abandonner. Puis, je repensais à la seule phrase qu'il m'avait dite, pour essayer de comprendre « connais-tu la soif qui est en toi ? » Assurément, ce n'était pas la réflexion de quelqu'un qui capitule. Ce qu'il vivait n'était

donc pas un abandon comme on jette l'éponge, mais un abandon de soi et même plutôt un don? Et cette phrase « pardonne leur », destinée à ceux-là mêmes qui le tuaient n'était-elle pas l'explication? N'était-elle pas la raison de tout? Voulait-il mourir pour dire le pardon? Pour lui donner toute sa dimension, son infinité, même? S'il voulait pardonner à ceux qui le tuaient, qui pouvait échapper à sa miséricorde?

Peut-être était-il le roi des juifs. Mais surtout il était roi de la compassion, je l'avais vu, et bien plus qu'un roi pour ce qui est du pardon Fils de Dieu, pour le pardon, Il ouvrait un absolu Seul un Dieu peut dépasser les dimensions humaines.

Fils de Dieu... Qu'est-ce que cela signifiait? Dieu pouvait-il avoir un fils? Notre religion latine nous avait bien présenté Jupiter ayant moult aventures avec des nymphes ou des mortelles. Mais là, je n'étais pas dans la légende. J'étais dans ma vie, dans mes vraies heures qui passaient, et cet homme n'avait pas l'air bien glorieux, depuis que je l'avais rencontré. Sa royauté était intérieure.

Lorsque l'on souleva le patibulum sur lequel il était cloué, moi qui n'avais jamais prêté attention à cette opération que par souci du bon ordre, je reculais, sans pouvoir en détacher mon regard. Les deux soldats qui officiaient tiraient sur ses pieds pour les planter le plus bas possible, de manière à provoquer une asphyxie plus rapide, la cage thoracique étant bloquée.

Je me sentis totalement écartelé au fond de moi.

Pendant qu'on lui clouait les pieds, les deux autres condamnés s'adressaient à lui, dans un contraste saisissant: l'un, terrorisé, l'invectivait, et l'autre semblait vouloir l'implorer Je ne comprenais rien, ils parlaient un hébreu que le rictus de la souffrance me rendait inaudible.

Une étrange lumière inondait le calvaire et Jérusalem. Pas tout à fait comme pendant un orage, où le ciel se fait si sombre et menaçant que le reste de luminosité semble l'écho d'un lointain soleil. Là, cette lumière, semblait sortir des entrailles de la terre, et non plus du ciel. Une lumière noire comme la mort.

Lorsque le clou des talons fut planté, il tourna son regard vers moi ses yeux avaient changé.

Ils semblaient maintenant m'implorer...

Je savais bien, après notre échange dans la cour du prétoire, qu'il ne m'implorait pas de le libérer. Qu'attendait-il de moi? «Quelle était sa soif»? Cette soif du «Fils de Dieu»?

Bien sûr, me dis-je! Il veut boire. Je demandais à un des gardes de lui tendre un roseau avec une éponge de vin à la myrrhe. Il refusa, toujours ses yeux plantés dans les miens, toujours aussi implorants. Pour la première fois, je sentis mes yeux s'embuer devant un condamné. J'avais envie de lui demander pardon de l'avoir mené là, de l'avoir si mal jugé au départ, pardon pour ceux-là mêmes qui à côté de moi continuaient à se moquer de lui, pardon pour toute cette bêtise de l'homme lorsqu'il devient bourreau de son semblable, pardon pour toutes ces fois où j'avais été bourreau de tant d'hommes dont il m'était indifférent de savoir s'ils étaient coupables ou innocents.

C'est à ce moment-là que son visage retrouva une sorte de paix. Sa soif était-elle simplement que je lui dise combien j'étais uni à lui, combien cette scène m'écoeurerait? Il put enfin fermer les yeux, il marmonna encore une ou deux phrases incompréhensibles puis son souffle s'arrêta dans un râle, presque un cri, il inclina la tête.

C'était fini. Le «Fils de Dieu» avait-il pu partir parce que les larmes d'un sentiment tout neuf avaient coulé sur mes joues? Mes larmes lui avaient-elles apporté la paix? Avaient-elles porté mon désir de recevoir son pardon, qui rejoignait son désir de le donner? N'était-ce donc que lorsque j'avais compris cela, que tout s'était fini, qu'il avait pu quitter sa souffrance?

Alors, oui,

– Vraiment, celui-là était le Fils de Dieu!

J'avais crié. Crié malgré moi, de toute ma force, de tout mon cœur, de toutes mes larmes, de toute mon espérance qui venait de naître en cet instant.

Parce que cela avait fait naître en moi un sentiment tout nouveau, d'amour fou pour ce Dieu qui, s'il était pardon infini, ne pouvait être qu'amour infini. Comment résister à cela, comment ne pas fondre en entier devant cet infini-là, ne pas se fondre dans ce feu-là?

J'avais crié, parce que si c'était en le rejoignant, en rejoignant sa croix par un regard implorant, par un regard qui lui demandait pardon, si c'était cette seule demande qui lui avait permis d'achever les pas du Fils de Dieu sur la terre, alors Qui ne pourrait être rejoint par Lui? Et quelle était cette terre, désormais, qui venait de prendre

un autre sens, une autre destination, une orientation la terre de ses pas, la terre des pas du Fils de Dieu!

Et qui étais-je, moi, le centurion débauché, qui avait passé sa vie à avilir de pauvres filles dans la solitude de ses villes de garnison, à mener avec mépris tant d'hommes à l'abattoir de la croix, les jugeant indignes de mourir autrement à me moquer de ceux qui ne partageaient pas son indifférence, jusqu'à Jacobus qui avait crû avant lui? Qui étais-je pour avoir pu, par une pauvre larme, étancher un peu de la soif de Dieu pour l'homme? Si je ne l'avais pas regardé ainsi, sa mort aurait-elle été double? Aurais-je pu le tuer aussi par mon indifférence? Moi qui me sentais si indigne, avais-je pu l'aider à porter un peu son fardeau de souffrances et de solitude, lui, le « Fils de Dieu »

« Dieu »

Au singulier. Pas les dieux que l'on m'avait appris.

Dieu, le Vrai, le Seul, Celui que je voulais découvrir, Celui qui était là, devant moi, nu, misérable, en croix, à qui je ne cesserai jamais de demander pardon, ce pardon d'amour fou, ce pardon hors de toute raison, ce pardon du crucifié.

Pour moi et pour tous ceux qui m'entouraient, ou que je croiserais dans ma vie...

« Oh, Jésus, Fils de Dieu, prends pitié de nous! »²¹

Je ne dirigeais plus ma centurie. J'étais ailleurs. Mais mes hommes connaissaient bien leur travail. Après s'être partagé les vêtements des condamnés, deux d'entre eux allèrent donc avec des masses casser les jambes des deux autres suppliciés, qui résistaient encore, pour presser leur agonie. Il fallait en finir avant le soir, puisque nous entrions en Shabbat. Pour Jésus, ce n'était plus nécessaire.

Un troisième garde, armé, lui, d'une lance, se contenta de lui percer le côté, d'où coula un peu de sang, et un autre liquide, transparent, mais bien plus abondant je ne sais ce que c'était, mais en moi coulaient ces larmes, cette demande de pardon comme en miroir de son côté percé: ce qui coulait là-bas, étaient-ce les larmes de Dieu pour l'homme? Était-ce cela qui pourrait étancher « la soif qui était en moi »? Cette union des larmes de Dieu pour l'homme et des larmes d'un misérable qui avait reçu le pardon de Dieu pour l'humanité, était-ce cela, la source de la Vie?

²¹ – Dans la tradition et aujourd'hui encore, c'est la prière continue des moines orthodoxes

C'est un des gardes qui m'obligea à quitter ces pensées. Il avait cru que je ne me sentais pas bien. En effet, je constatais que j'étais à genoux devant la croix je n'étais plus un centurion, j'étais un misérable, qui se redressait, et dont le seul désir était de vivre tout le reste de ses jours dans ce feu, à dire ce regard reçu, dire ces instants trop courts, où il avait suivi cet Homme, sur ce chemin que je refaisais bientôt, en sens inverse, en retournant vers le prétoire Ce chemin de sa mort, qui m'avait réveillé à une autre vie.

En passant sous la porte de l'enceinte, je repassais devant la porte badigeonnée du sang de l'agneau égorgé. Je me retournais vers la croix Elle apparaissait, de là où j'étais, dans l'axe de la porte de la ville, dans un premier rayon du soleil qui réapparaissait. L'extrême blancheur blafarde de sa lumière me sembla presque menaçante. Aux zones d'ombre ne se mêlait plus la moindre couleur, alors que Jérusalem était réputée pour refléter le bleu du ciel jusqu'au plus profond de ses ruelles. Je mettais l'aspect angoissant de cette vision sur mes pensées du moment, sur le deuil de cet homme que je porterais toute ma vie.

Il me fallait immédiatement partager ces questions avec quelqu'un. Je tentais d'abord de retrouver Jacobus, mais on m'expliqua qu'il était en mission pour conduire une ronde dans les environs, sur le mont des oliviers. Je me souvins alors de Marcus, qui m'avait parlé de Jésus dans la cour du prétoire, le matin, et j'allais le rejoindre aussitôt. Même si ce Jésus nous avait bouleversés de manières totalement différentes, nous partagions maintenant le même chemin, ce même désir de savoir, Marcus et moi. Nous discutâmes jusque tard dans la soirée sans comprendre grand-chose, jusqu'à retrouver Jacobus, qui put nous expliquer le peu qu'il savait, et par qui nous pûmes rencontrer Pierre et les apôtres.

Nous étions tous les trois catastrophés. Le ciel pouvait bien se couvrir des ors de l'aurore, nous étions dans la nuit du calvaire, qui continuait au fond de nous à étendre son emprise.

C'est quelques jours plus tard que l'incroyable devait donner son sens à ce chemin de Jésus vers sa croix : je l'avais suivi sur un chemin de vie, le chemin absolu et unique vers la Vie en Dieu, puisque Lui, le Christ, était vainqueur de la Mort.

On m'expliqua à quoi correspondait ce tracé de la porte avec le sang de l'agneau. On me raconta la libération d'Israël de l'esclavage d'Égypte, où ce dessin sur les maisons juives avait sauvé les enfants de

la mort qui décimait les Égyptiens Je compris alors ce rapprochement devant mes yeux entre ce tracé de sang sur une entrée domestique proche du calvaire, signe de la pâque juive, et cette image de la croix illuminée sur un ciel de ténèbres à travers la porte de Jérusalem, qui m'était restée gravée. La croix, pour tout homme qui chercherait Dieu, c'était la porte d'entrée, tracée au sang du Christ, de ce chemin d'amour enfin possible par le pardon du Crucifié.

Je t'explique ça, Timothée, sans savoir si demain tu te souviendras de tout. Merci de tout cœur d'être venu me voir. Prends garde en repartant. Dis-leur à tous Demain, je dois à mon tour suivre le Christ, sur un chemin un peu équivalent : mon sang coulera près du sien, puisque ce sont les lions qui m'aideront à le retrouver. Puis-je, au moment d'entrer dans l'arène, me souvenir de la prière de Jésus : Puis-je demander en faveur de celui qui m'a condamné, simplement parce que je suis Chrétien et que je ne peux plus m'incliner et sacrifier à l'Empereur, puis-je demander :

– Père, pardonne-lui, il ne savait pas ce qu'il faisait, va le rejoindre, le bousculer lui aussi dans ses certitudes, bouleverser son indifférence, renverser son mépris, comme Tu l'as fait pour moi. Ne me laisse pas seul sans lui Qu'il puisse à son tour Te connaître, et passer lui aussi la Porte.

La Porte du Crucifié,

La Porte du Ressuscité.